

J'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles ; aux loges.

Madame, *froissée*.—Comment ! vous ne pouvez croire que je fasse allusion aux loges ? A votre avis, j'y ferais donc tâche ? Ah ! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

Monsieur.—Mais non, mais non ; seulement je réponde à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit : Combien vos premières places ? On m'a répondu seize francs, que j'ai payés avec empressement ; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

Madame.—Ainsi, vous avez gaspillé seize francs sans même vous assurer quelles étaient ces places ? de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant : "Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette", vous n'auriez eu aucune réclamation à faire !

Monsieur.—Oh ! tu vas trop loin ; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire.

Madame.—Ainsi, vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins mœlleux.

Monsieur.—Mais il n'est pas d'usage de demander à tâter les sièges.

Madame.—Pourquoi pas ? On tâte bien un poulet avant de l'acheter ; il devrait en être de même pour une place.

Monsieur.—Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

Madame.—On exige une lanterne.

Monsieur.—Oh !

Madame.—Quoi ? oh ! J'ai l'air de réclamer une montagne ; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. Mais, vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie.

Monsieur, *pour détourner l'orage*.—Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréable, je vais m'empresse de...

Madame.—Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

Monsieur.—Pardon, je l'oubliais.

Madame.—Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

Monsieur.—Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée : il faudrait faire lever tout le monde.

Madame.—Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine... peu fraîche.

Monsieur.—Chut ! si on entendait !

Madame.—Mais oui, je le répète, peu fraîche !

Monsieur.—Chut ! chut !

Madame.—Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs ! Je vous le demande.

Monsieur.—Je n'en sais rien.

Madame.—Vous n'avez même pas le bon sens de Toinette, notre cuisinière.

Monsieur.—Grand merci !

Madame.—Dame ! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson ? elle nous l'accommode à la provençale, à l'ail. Une odeur chasse l'autre. Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

Monsieur.—Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale ?

Madame.—Je le préférerais ; l'ail entête moins que le patchouli.

Monsieur.—Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

Madame.—Les salons n'en sont que plus à plaindre. Ah ! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées ; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

Monsieur.—Il fait ce que nous devrions faire : il écoute attentivement la pièce.

Madame.—Avec ça quelle est amusante, cette pièce ! Je n'en comprends pas un mot.

Monsieur.—Si tu écoutais un peu, au lieu de tant parler.

Madame.—Alors on ne peut plus ouvrir la bouche ?

Monsieur.—Je ne veux pas dire cela, mais il est d'usage, la toile levée, d'écouter les artistes, cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

Madame.—Elle est jolie votre intrigue ! une comtesse qui reçoit le premier venu. Allons, bon ! les voilà qui se mettent à chanter quand elle le reconduit.

Monsieur.—C'est ce qu'on appelle une sortie.

Madame.—Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre ? Et ils ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage en dessous. Eh bien ! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille, si la comtesse se met à chanter chaque fois qu'elle reconduit un visiteur ! Pour peu que ses domestiques en fassent autant, cela doit bien réjouir le notaire, il a de la patience, le pauvre homme.

Monsieur.—Si tu t'arrêtes à des minuties, le théâtre n'est plus possible.

Madame.—Ah ! vous appelez cela des minuties ? Du reste, je n'en suis pas étonnée. Pour vous, la décence est chose inconnue. Je suis même surprise que vous n'ayez pas encore quitté votre place pour aller aussi rôdailier chez la comtesse. Vous cherchez, sans doute, un prétexte en ce moment même ?

Monsieur.—Tu es folle.

Madame.—Voilà plus de dix minutes que je m'attends à vous entendre me dire que vous avez un rendez-vous chez le notaire d'en dessous.

Monsieur.—Voyons, observe-toi, on nous regarde ; tu oublies que nous sommes au théâtre.

Madame.—Ah ! je m'étonnais ce matin de votre incroyable prodigalité d'aller dépenser seize francs pour me procurer un plaisir ; je comprends maintenant votre triple but : de me briser le corps, de m'empoisonner par le patchouli et de me pervertir le moral.

Monsieur, *bas*.—Je t'en supplie, tais-toi.

Madame.—Je ne resterai pas un instant de plus. Je veux aller immédiatement réclamer nos seize francs. Ils déduiront un acte, s'ils en ont l'audace. Les théâtres devraient être payés comme les fiacres, à l'heure. On solderait en sortant ce qu'on aurait consommé, on ne serait pas ainsi obligé d'avaler toute la dose pour rentrer dans son argent. (*Regardant une dernière fois la scène.*) Tiens, ils embrassent tous la comtesse, quelle horreur.

Monsieur.—Mais puisqu'elle retrouve ses cinq frères perdus !

Madame.—Jamais on ne perd cinq frères d'un seul coup. Elle les appelle ses frères par un reste de pudeur.

Monsieur.—Si tu avais bien saisi l'intrigue, tu aurais compris que...

Madame.—Alors, je ne suis donc qu'une buse ?

Monsieur.—Je ne dis pas cela, mais...

Madame.—Je n'entendrai pas plus longtemps cette pièce. Je veux sortir.

Monsieur.—Attends le baisser du rideau.

Madame.—Jamais !

Monsieur.—Nous ne pouvons déranger tout le monde.

Madame.—Si vous refusez de faire faire place, je piétine sur les genoux du public.

Monsieur.—Un peu de patience.

Madame.—Oh ! les nerfs !

Elle tombe dans une attaque de nerfs.—Elle est emportée par son mari et par un voisin, officieux et inconnu, jusqu'à une voiture.

L'inconnu, *en quittant Duflost*.—Monsieur, si vous aviez besoin de mes bons soins pour votre dame, voici ma carte.

Duflost, *lisant*.—"BRAS DE FER, dompteur de bêtes féroces." EUGÈNE CHAVETTE.

## L'HYGIÈNE POUR TOUS

## L'HABITATION

C'est une question bien importante que celle de l'hygiène de l'habitation. Nous passons bien, en moyenne, chez nous, dans notre appartement, ou dans les endroits que nous devons habiter par suite de nos occupations, les quatre cinquièmes de notre existence. Il est facile de conclure de là que, si les conditions hygiéniques sont mauvaises, notre santé doit en éprouver un funeste contre-coup, qu'elle doit en subir les tristes conséquences. En effet, les personnes qui habitent des logements insalubres sont sujettes à la scrofule, aux tubercules, aux rhumatismes et à toutes les maladies épidémiques : choléra, fièvre typhoïde, picotte, etc., etc.

Nous croyons donc utile de donner ici quelques conseils sur l'hygiène de l'habitation. Et tout d'abord il ne faut pas habiter une maison nouvellement construite ; les murs sont trop humides et les plâtres et les cloisons sont tellement gorgés d'eau, qu'on ne tarde pas à être atteint de douleurs rhumatismales plus ou moins intenses, dont il est bien difficile de se débarrasser dans la suite.

Ce n'est que lorsque la maison est construite au moins depuis un an qu'on peut l'habiter sans s'exposer à contracter des maladies. Les sous-sols et les rez-de-chaussée sont aussi généralement humides ; il est donc nécessaire d'y habiter le moins possible. En tout cas, on ne doit jamais y coucher.

Autant que possible, il faut que l'appartement soit grand, aéré, exposé au soleil. Là où entrent le soleil et la lumière entre aussi la santé.

Les premier, deuxième et troisième étages doivent être choisis de préférence. Dans les mansardes, il fait trop froid l'hiver et trop chaud l'été. Il vaut cependant mieux coucher dans une mansarde qu'au rez-de-chaussée.

Un appartement est d'autant plus salubre qu'il est plus propre. Il faut donc balayer très souvent les pièces que l'on habite. La chambre à coucher qui est la pièce la plus importante de l'appartement, et qui, par conséquent, devait être la plus vaste, la plus aérée, la mieux exposée, doit avoir une cheminée, ou, au moins, une porte toujours ouverte. Il est préférable qu'il n'y ait pas de tapis. Une descente de lit est suffisante. Le parquet ciré résiste mieux à l'imprégnation des miasmes. Il ne faut jamais se coucher avec du feu dans sa chambre, quoique la cheminée tire bien. Enfin, il est tout naturel qu'on n'y garde pas des animaux. Ceux-ci, en effet, ne se contentent pas d'absorber une partie de l'air respirable, du bon air, ils en exhalent aussi du mauvais.

Le nombre des lits doit être proportionné à l'espace de la chambre. Que chaque individu ait en moyenne quatorze mètres cubes d'air. Tous les matins, la chambre à coucher doit être grandement aérée, et pour cela il faut ouvrir les portes et les fenêtres, pendant que les draps et les matelas sont secoués et exposés à l'air.

Il serait à désirer que tous les murs de l'appartement fussent peints à l'huile ; on pourrait ainsi les laver de temps en temps pour enlever les couches de matières organiques qui s'y déposent. Si les murs sont simplement peints à la chaux, il faut qu'on les gratte tous les ans ou au moins tous les deux ans, et qu'on applique ensuite une nouvelle couche de peinture. S'ils sont recouverts de papier et qu'on ait besoin de le renouveler, il faut avoir soin de bien enlever l'ancien et de boucher tous les trous avant de remettre le nouveau. La température moyenne que l'on doit avoir dans son appartement pendant l'hiver est de 14 à 18 degrés centigrades. Les individus qui ont une constitution faible, le tempérament lymphatique, les enfants, les vieillards, les convalescents ont besoin d'une chaleur artificielle plus élevée. Il en est de même des personnes qui ont une profession sédentaire, ou qui séjournent longtemps dans un même local sans faire de l'exercice.

Une chaleur insuffisante donne lieu aux bronchites aiguës et chroniques, aux pneumonies, aux rhumatismes, etc.

DR H. VIGOUROUX.

## DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.